

MYTHES D'AUTOCHTONIE ET HISTOIRE : le CAS DES NAWDEBA.

Badjow TCHAM
Département d'Histoire
Université de Lomé - TOGO

INTRODUCTION

Appelés communément « Losso », les Nawdéba habitent la Préfecture de Doufelgou. Ils furent intégrés à la colonie allemande du Togo, après la conquête de la région Transkara. Cette région identifiée très tôt en raison de son importance démographique, fit d'abord partie de la station de Sokodé-Bassari pendant la colonisation allemande avant d'être érigée en subdivision puis en cercle de Lama-Kara par l'administration française.

Niamtougou - nom par lequel on désignait à l'époque Doufelgou se retrouva naturellement incorporé à cette nouvelle structure jusqu'en 1954 pour ce qui est du cercle de Sokode. En effet avec l'érection de Lama-Kara, en cercle, Niamtougou accéda au statut de subdivision le 18 novembre 1954.

Le 10 février 1960, la subdivision de Niamtougou devient circonscription administrative, puis avec la réforme de 1981, Préfecture de Doufelgou. Celle-ci abrite surtout les peuples lambda et nawdeba qui nous intéresse.

Cette étude se propose de décrire l'histoire des Nawdeba à travers quelques mythes d'autochtonie. On abordera notamment la question de leur véritable ethnonyme du mode

d'organisation, sociale et politique. Enfin celle de leur origine et de la période probable de leur établissement dans la région.

Le Pays et les hommes:

I.- Le pays Nawda

Le pays nawda est limité au sud par la rivière Kpéhélou, à l'est par la rivière Binah, au nord par les monts de Défalé dont le prolongement par la montagne d'Anima marque la limite ouest.

Niamtougou, Koka, Baga, Ténéga et Siou constituent les principales localités du pays nawda. Niamtougou abrite les bureaux de la préfecture et de ce fait est de 4286, 5833, 3529, 8838 habitants constituent les principales localités du pays nawda. Niamtougou abrite les bureaux de la préfecture et de ce fait est le chef lieu. Il faut dire que le pays nawda partage sa partie méridionale avec les communautés lambda d'Agbande et de Yaka.

La préfecture de Doufelgou comprend deux grandes zones naturelles : un milieu de plaines et une zone de collines ou de montagnes.

Le relief montagneux se compose de deux chaînes, de direction

nord-sud pour les monts de Défalé, est-ouest pour les monts de Massedena. Les monts de Défalé recouverts de roches de couleur blanche, sont à l'origine du nom de la Préfecture : Doufelgou ou Mont-Blanc. Pour terminer, il convient de signaler que le climat est de type soudanien avec deux saisons ; enfin du point de vue hydrographie, il existe plusieurs petits cours d'eau dont les plus importants restent, le Kpéhélou, le Mélu et la Binah.

L'occupation humaine de cet espace semble s'être faite suivant l'appartenance ethnique et linguistique. Ainsi si l'on rencontre les Nawdéba beaucoup plus dans la plaine de Niamtougou entre les massifs Kabiyè et les monts de Défalé, les Lamba vivent beaucoup plus dans les vallées et la montagne.

Quoiqu'il en soit, l'aire que Nawdéba occupe ne dispose pas de sols assez fertiles comme le constatait déjà dans les années 1940 J. C. Froelich : « Les Lamba et Naoudemba occupent les plaines d'alluvion où les pentes des Monts du Togo constituées par des quartzites, schistes micacés et phyllades dont la décomposition donne des graviers et des sables peu fertiles.

La décomposition des roches donne un gravier mêlé de sable et une rare argile de couleur brun. Ces terrains ne semblent pas particulièrement fertiles »²

Comme le suggèrent ces témoignages, la nature ne semble pas très favorable à l'activité humaine. Pourtant très tôt, si l'on en croit les différentes traditions du milieu, des groupes d'hommes vont s'y établir. En effet, les Nawdeba ainsi que les Lamba disent avoir toujours habité cet espace.

2. L'organisation politique

Les Nawdeba tout comme leurs voisins Kabiye, font partie de ces peuples qui ont été hâtivement qualifiés d'anarchistes par les colonisateurs européens. En réalité des structures régulatrices, de l'ordre social et politique existent.

Ainsi, sur le plan administratif et social on distingue :

- au sommet le Korgu (pluriel Korni) qu'on peut traduire par village, pays ou patrie. C'est l'équivalent des groupements à caractère clanique ou lignager érigé par la suite en canton par l'administration ensuite le huga (pluriel huyi) ou lignage ;
- puis le Jooti sumga qui représente un segment lignager ;
- enfin le haare (pluriel haya) qui signifie maison ou famille.

Le Korgu, unité administrative la plus étendue constitue à l'origine

une communauté homogène avec un territoire bien défini. Il reste au plan généalogique, l'unité parentale la plus large.

Le Korgu est un groupement territorial indépendant sur le plan économique, social et politique. Sur le plan économique, il produit tout ce dont il a besoin – sauf les articles de la forge ou de la poterie qu'il doit se procurer ailleurs.

Sur le plan socio-politique, il constitue un ensemble indépendant qui n'a de loi à recevoir de personne. Il est dirigé à l'intérieur par un conseil de Gwetiba (anciens et doyens de lignages) et défendu à l'extérieur par les Santeba.

Le Korgu est l'équivalent du teto Kabiye. Chaque groupement nawda constitue un Korgu : Ex. Nyantigu-Korgu.

Le huga ou lignage regroupe à l'origine les descendants d'un ancêtre commun connu. Mais compte tenu du fait qu'il représente à la fois un espace social et territorial, on peut rencontrer parfois au sein d'un huga, des lignages d'origines différentes, du fait des migrations et aussi parce qu'il se fragmente très vite. En effet le lignage ne dépasse pas quelques générations.

Cette rapide fragmentation et cette fragilité semble s'expliquer par « l'éclatement de la famille étendue au moment du mariage des fils qui construisent alors leur habitation à l'écart de celle du père » Froelich³.

Plusieurs huyi constituent un

Korgu. Il en découle que celui-ci se forme à la suite de la cohabitation sur un même territoire de plusieurs lignages pas toujours apparentés et qui acceptent des éléments étrangers qui sont liés par des alliances ou des relations d'inter-mariage. Chaque lignage est désigné par un nom, celui d'un ancêtre, et parfois il prend le toponyme du site occupé.

Le Jooti sumga est un patrilineage composé de plusieurs familles ou « haya ». Les membres de ce groupe se considèrent comme parents (Téleba) et donc appartiennent à la même famille au sens large. Ils font les mêmes cérémonies. Les fêtes rituelles ou initiatiques se déroulent dans les maisons mères ou (haberma). Dans ces maisons se trouvent souvent les Gwetiba.

Enfin à la base de cette organisation se trouve le haare qui désigne d'abord une maison matérielle composée de plusieurs cases rondes disposées en cercle formant une concession. La concession nawda comprend deux parties : La première appelée Flaga sert de lieu de séjour à la famille. Elle est séparée de la deuxième par une ouverture. Celle-ci le Wagu, est réservée pour le séchage des récoltes et certaines cérémonies intimes.

Au-delà de sa signification matérielle, haare désigne aussi la famille, c'est à dire un groupe de personnes liées par le sang et qui descendent du même grand-père. Ils forment une famille patriarcale, composée de plusieurs concessions bâties autour du

habermere ou grande maison, celle du grand-père. La première autorité politique et religieuse du haare est le fils ou le descendant le plus âgé des enfants du grand-père.

En pays nawda, il n'existe pas de clan au sens où l'entendent les anthropologues. En effet, les groupements dont il est question ici :

- sont très petits, sans commune mesure avec les grands clans des Konkomba ou des Tem
- l'organisation est étroitement liée à la terre,
- on ne trouve pas ailleurs des gens portant le même nom,
- en outre, il ne semble pas qu'il y ait de génie ou d'animal protecteur de tout un ensemble de lignages et qui pourrait être considéré comme un totem.
- Enfin l'endogamie n'est pas interdite tout comme il n'existe pas les mêmes interdits alimentaires au niveau des différents lignages. Contrairement au clan, on ne retrouve pas dans d'autres communautés, des éléments portant le même nom se réclamant du même ancêtre et respectant les mêmes interdits.

Outre cette organisation de l'espace et de la société, seule l'initiation et le passage des classes d'âge permettent à chacun d'occuper la place qui lui revient et de contribuer ainsi à la régulation de l'ordre social.

Deux principaux rites marquent les temps forts de la vie du Nawda, puisqu'ils déterminent largement le rôle de chacun. Il s'agit de :

- du sante-kam ou initiation des jeunes pour le passage de classes d'âge :
- du sante-berm ou samberm, la plus importante, puisqu'elle permet en effet d'accéder à l'élite qui gouverne le pays.

Le sante-kam qui comporte cinq phases initiatiques permet au jeune nawda d'accéder à la classe des santeba, celle des hommes mûrs, capables de défendre leur communauté en cas d'agression.

Quant au samberm, rite initiatique véritablement d'origine nawda, il permet aux initiés de jouer plusieurs rôles :

- social et politique : ce sont les initiés avec à leur tête le gwetiberma ou le sama qui dirige la société
- spirituel ou religieux car le sama joue le rôle de grand prêtre ; il sert de trait d'union, de pacificateur, d'intermédiaire, de sacrificateur. C'est lui qui célèbre les sacrifices collectifs pour apaiser au nom de la communauté un génie courroucé
- fonction militaire, le sama interdit la guerre ou la rixe ; il peut refuser d'entériner une déclaration de guerre, ou provoquer, en se couvrant de cendre blanche, la cessation des hostilités.

Au total, le santem joue donc un rôle fondamental et régulateur de tous les aspects de la vie du nawda, de tel sorte que seul un étranger à

cette société peut parler d'anarchie comme le firent les colonisateurs européens afin d'imposer leur ordre. Ce jugement porté également sur d'autres peuples n'est pas sans rappeler les ethnonymes qui furent adoptés pour les désigner et qui d'une manière générale était erronée comme Losso.

3. De l'ethnonyme Losso.

Cette appellation paraît de manière quasi-certaine comme étrangère aux Nawdeba. Quelques hypothèses ont été formulées sur cet ethnonyme sans que jusqu'ici, la moindre preuve ait été apportée quant à son origine et sa signification.

Losso aurait primitivement servi à désigner tout le pays habité par les Nawdeba, à savoir Niantougou, Koka, Baga, Ténéga et Siou. Comme le suggère Wasungu, ceci semble déductible de l'appellation Lossutu¹ donnée aux ressortissants de cet endroit par les Kabyè.

Selon d'autres sources, les Nawdeba n'auraient pas porté de cicatrices à l'origine. On aurait parlé en Kabyè de ceux qui sont sans cicatrices (losso-losso). Frobenius apporte un témoignage capital sur cette question. « Autrefois écrit-il, le tatouage facial, était une pratique inconnue des Losso, qui commence depuis peu à se répandre mais continue encore d'être assez rare. Cependant, ce n'est que chez les Senta, les adultes que le corps est tatoué, dans le cas particulier des jeunes filles » le père emmène la fille en

¹ Froelich J.C. 1963, pp. 65-75

² Froelich, J.C. 1963, p. 15.

âge de procréer chez la femme tatoueuse, c'est à dire chez la Orola qui n'est pas domiciliée en pays Losso mais en pays Kabure »¹

On désigne également les Nawdeba par le terme le Lofa. Ce qui voudrait dire ceux qui sont rusés. Enfin selon une autre source, l'ethnonyme Losso proviendrait d'une erreur de traduction. En effet lors de la pénétration de la région, une des colonnes allemandes venant de l'ouest serait arrivée à Kawanga (groupement d'Agbandè). C'était un jour de marché appelé Loussè ou Loussè Kouyokou.

A la question de savoir quelle était le nom de la localité, les intéressés croyant qu'il s'agissait du marché auraient répondu Loussè. L'oreille mal exercée du Blanc entendit Losso. Désormais c'est sous ce nom qu'ils désigneront les populations de la localité et des environs.

En réalité tout ceci est sujet à caution ; en revanche ce qu'on peut dire avec certitude c'est que le nom Losso est d'origine étrangère, probablement Kabiye. En effet, jamais entre eux les Nawdeba ni les Lamba avec qui on les confond sous cet ethnonyme n'usent de celui-ci pour se nommer. Toujours est-il que ce terme d'origine étrangère a fini par s'imposer avec la complicité de l'administration².

Le caractère étranger de l'ethnonyme losso étant établi, il reste cependant à savoir d'o* l'appellation nawda (pluriel

Nawdeba) vient.

A propos de l'origine du mot nawda, le Père Balega-Alano dans sa thèse écrit ce qui suit :

« L'appellation nawda vient du mot nawem qui dans la langue des Anciens signifie marcher, se mettre en route à pied ; ce sens se retrouve dans l'expression nakpaga nawen qui veut dire se presser, se hâter, marcher vite ; l'exhortation nawene nakpanga yo (marchez vite, hâtez-vous) nous donne une idée de ce que peut être en Nawdem le substantif humain désignant celui qui marche, soit Nawta ... Ainsi Nawta est devenu Nawda pour signifier marcheur »³

D'après l'auteur, cette hypothèse ou démonstration est née d'un contexte historique : les Anciens (vieux) des Nawdeba affirment que leurs ancêtres n'avaient jamais employé de cheval ou autre bête de trait au cours de leur déplacement⁴.

Selon une autre hypothèse, la dénomination nawda viendrait de la conjonction « nawa » qui introduit une proposition explicative. En effet, « nawa » signifie « que » et est couramment employé en nawdem. « Nawda dériverait de « nawatia » : ce qui veut dire celui qui dit « nawa ». Cette dernière hypothèse paraît soutenable dans la mesure où bon nombre de peuples, comme les Nawdeba sont identifiés par la langue⁵ ».

Dans ce cas, cet ethnonyme serait

également d'origine étrangère. Toutefois, si l'on se réfère au fait qu'entre eux même c'est l'ethnonyme consacré et qu'ils parlent le nawdem, l'hypothèse de Balega-Alano, ci-dessus prend alors quelques consistances.

Cependant, si nawta (marcheur) peut être retenu, il prête à confusion par rapport au concept nawem. « nawem » a plusieurs significations en nawdem. Outre marcher, on peut le traduire par cacher, brûler, etc... Même en acceptant le Nawda comme bon marcheur, on peut toutefois signaler que les Nawdeba n'ont pas été le seul peuple à ne s'être déplacé pendant longtemps à pied ou qu'à n'avoir pas employé de cheval ou autre bête de trait.

L'Histoire des Origines

L'histoire des origines des différentes populations de cette région s'appréhendent encore difficilement non seulement faute de documents écrits, mais surtout parcequ'ici, mythes et réalités s'entremêlent à telle enseigne qu'on ne peut qu'émettre des hypothèses au stade actuel de nos recherches.

Ainsi la plupart des populations Lamba, notamment de l'ouest affirment avoir habité le pays nwada actuel avant d'en être expulsées.

Il en est de même de certains groupements nawdeba dont la langue permet d'établir quelques liens de parenté avec le moore et donc de les rapprocher des Mossi et Gourma plus au nord, mais qui s'affirment également autochtones des lieux.

A ce propos Froelich qui considère les Nawdeba comme des envahisseurs écrit : « ils se rappellent être venus du nord il y a quelques générations et avoir refoulé vers l'ouest divers groupements lamba » et en outre, « Les Naoudemba ... se seraient infiltrés entre les Kabré et les Lamba ... »⁶

Cependant le même auteur tenant compte de certains mythes recueillis sur place concède qu'il devait y avoir aussi des Nawdeba autochtones. En effet il écrit plus loin, « Toutefois, la population actuelle semble résulter d'un mélange entre les émigrants et les anciens occupants, car certains anciens prétendent que leurs ancêtres sont descendus du ciel, dans le bois sacré de Kouka tout armés »⁷.

Cornevin dit à peu près la même chose « Les Naoudemba proprement dits, habitants de Siou, Niamtougou, Ténéga, Kouka et Baga ... se disent formellement autochtones »⁸. Toutefois il reconnaît plus loin toujours sur la base de traditions recueillies sur place que « il est probable qu'une fraction non autochtone de Naoudemba est venue du nord-ouest et s'est trouvée bloquée au pied de la falaise dans un état d'hostilité permanente vis-à-vis des Kabré »⁹.

Entre mythes d'origine et traditions historiques, il règne une certaine confusion, due à l'interprétation qu'on peut faire de la phrase qu'auraient prononcé les ancêtres comme le souligne Jacques Nicole de la SIL¹⁰. *Te reda* « nfaagàn » signifie littéralement « nous sortons

de dessus », ou nous venons d'en haut ; tout dépend du sens que l'on donne au mot « *faaga* », dessus pouvant indiquer en fait ce qui est au dessus mais aussi le nord. De toute évidence, il ne s'agit pas du ciel dans le sens de firmament ou voûte céleste qu'on désigne par *sangbanbim*.

Comme on le voit, retracer l'histoire des origines des Nawdeba ne paraît pas évident. Toutefois, nous essayerons à la suite des auteurs que nous venons de citer et des traditions que nous avons pu rassembler, d'apporter des éléments de réponses à cette question, suivant les différents groupements.

1. Cas de Niamtougou

Deux hypothèses peuvent être retenues à propos des origines du peuplement de Niamtougou.

- Le peuplement de Niamtougou résulterait du brassage d'éléments venus d'origines diverses.
- Ces éléments se seraient mélangés à un peuplement autochtone.

1.1. Autochtonie ou migration ?

Lorsqu'on examine la première hypothèse, l'évocation d'une origine historique n'exclut pas l'autochtonie.

¹ Lossutu signifie en effet, celui qui vient du Lossou ou en est originaire

² Frobenius L., 1913

³ A ce propos, Froelich écrit dans « la tribu Konkomba du Nord-Togo p. 104 : il est remarquable et curieux que les Européens et même l'administration

Des traditions recueillies, il ressort en effet que le premier homme, fondateur du groupement de Niamtougou viendrait de l'Est (ton'ken) avec sa famille. Il se serait installé dans une forêt (Nyamtaregou) au centre de laquelle se dressait un grand arbre. Sous cet arbre, l'aïeul de Niamtougou faisait des sacrifices, immolant un coq rouge et une pintade à des périodes déterminées pour assurer le bien-être de sa famille. Cet ancêtre s'appelait Keguidingomah et son épouse Iya. Quand parfois, l'homme avait oublié d'accomplir le rite sacrificiel à temps voulu, le couple et ses enfants voyaient avec étonnement, l'arbre sacré s'agiter de toutes ses branches avec furie. C'était le signe que le moment du sacrifice rituel était passé et que le génie protecteur de la famille était courroucé ; par ce signe, il réclamait à Keguidingomah le culte qui lui était dû. Le fondateur s'exécutait pour retrouver la paix. Cet arbre, à cause de ses mouvements et ses manifestations mystérieuses, aurait été baptisé : « *Gnamretugu* » ou « *Nyamretugu* », c'est-à-dire « ce qui remue ou s'agite violemment ».

ne désignent jamais les populations indigènes par leur vrai nom. et si par hasard un administrateur écrit (Naoudem » au lieu de Lossou » terme impropre, appartenant aux dialectes voisins, il fait sourire de pitié le commis »

³ Balega. Alano, J. 1983, p. 4.

⁴ Idem.

⁵ Marminona, A. 1990, p. 21.

⁶ Froelich, J. C., 1963, p. 65.

⁷ Froelich, J. C., idem, p. 69.

⁸ Cornevin, R., 1969, p. 38

⁹ Cornevin, R., idem, p. 74

¹⁰ Société Internationale de Linguistique

Par la suite l'ancêtre fondateur, fier de son arbre sacré et puissant, se serait attribué le pouvoir de ce génie protecteur et décida de se nommer lui-même « Nyamrétugù ». C'est de là que serait né le nom du groupement de Gnamtougou ou Nyamtougou, aujourd'hui transformé en Niamtougou, dont l'un des lignages est Nyamtaragu¹

Cet ancêtre fondateur serait l'initiateur du Sambem²

1.2: Un peuplement issu d'un brassage

La forêt à travers le mythe de l'ancêtre fondateur, apparaît comme étant le lieu des origines d'où il a fallu sortir un jour pour diverses raisons :

- d'ordre démographique
- économique, social
- stratégique et militaire.

Au total, les descendants de l'ancêtre fondateur quittèrent donc la forêt pour s'égailler dans la nature fondant les lignages ou quartiers qui constituèrent par la suite le groupement de Niamtougou.

C'est au cours de la formation de ces lignages que se produit le brassage avec d'autres peuples, soit avec les anciens occupants des lieux, soit avec des peuples venus d'un peu plus loin.

Ainsi on distinguera dans le peuplement de Niamtougou :

- la descendance de l'ancêtre fondateur Keguidingomah,

- les descendants des ancêtres venus des groupements voisins (Baga, Yaka, Agbandè)
- la descendance des Lamba, anciens occupants du site de Niamtougou qui durent partir vers l'Ouest³

La descendance de l'ancêtre fondateur représente cependant la grande majorité du peuplement dans lequel se sont intégrés les autres composantes. Outre Niamtougou, on note à Koka une certaine similitude quant à son peuplement.

2: KOKA

Koka en effet ne semble pas avoir échappé aux traditions ambiantes. Ici aussi le couple fondateur est descendu du ciel. Mais à la différence des autres localités, ici la tradition mythique prend un caractère hégémonique, voire impérialiste.

La première tradition rapportée par Wasungu dit à peu près ceci.

« A Kouka, il y a une forêt sacrée. On dit que c'est là que sont sortis les Losso. On raconte qu'un jour, le ciel s'était couvert de nuages au-dessus de la forêt sacrée de Kouka. Le ciel était si noir qu'il était impossible de se voir à quelques mètres. C'était pratiquement la nuit. Brusquement, un vent fou se leva, secouant furieusement les arbres et emportant les feuilles sèches... Le ciel fut illuminé par des éclairs et résonna du fracas de la foudre. Aussitôt un homme et une femme descendirent du ciel. L'homme était armé et

portait des outils. La femme avait des semences. Ce couple, des ancêtres des Losso allèrent fonder Niamtougou »⁴

Une autre variante recueillie, par le même auteur auprès du chef Birregah⁵ consacre toujours Koka comme étant le nombril du pays nawda.

« A l'origine était Koka ou Kouka d'où sont sortis Niamtougou, Yaka, Baga, Ténéga, Agbandè et autres »⁶

Le second mythe que rapporte Djafala⁷ moins impérialiste se concentre beaucoup plus sur le groupement de Koka. L'ancêtre fondateur de Koka est descendu du ciel dans une forêt appelée *Rakparmere**. L'homme s'appelait M'tona, Mais l'on ignore le nom de sa femme.

De ce couple fondateur naquirent en effet quatre fils qui fondèrent les quatre autres lignages.

¹ Les autres lignages sont : Bontiga, Daoura, Foumougou et Samogou.

² C'est l'un des plus anciens rites initiatiques chez les Nawdeba, voir supra p. 4

³ Ils s'en vont fonder les groupements d'Allou, Leon, Pessadi, Sara-Kawa.

⁴ Wasungu, A., 1976, p. 17.

⁵ Malgomiéna Birregah, dit Babaké devient chef canton de Niamtougou, puis chef supérieur des « Losso », dans les années 1930. Il cumule ses fonctions jusqu'à sa mort le 30 janvier 1960. Ceci explique peut être cette volonté affirmée, de faire de tous les groupements « Losso », des appendices de Koka dont lui-même est issu.

⁶ Wasungu, A., idem p. 18.

⁷ Djafala B. 1994. P. 24

La descendance de ces fils sans doute à l'étroit dans la forêt mais surtout pour des raisons d'ordre économique et stratégique sortit de la forêt pour essaimer aux alentours, constituant ainsi l'ensemble de Koka.

3. BAGA

A Baga, on retrouve aussi le mythe de l'apparition ou de la sortie de la forêt du couple fondateur à Samaragou. Ce couple donna naissance à quatre fils dont la descendance constitue l'essentiel des habitants de ce groupement. Cependant quelques traditions affirment l'existence d'un peuplement qui vient de nulle part, ce qui suppose une certaine ancienneté par rapport à ceux dont l'ancêtre sort de la forêt à Samaragou.

4. TENÉGA

L'histoire du peuplement de Ténéga se retrouve à peu de chose près dans celles que nous venons d'évoquer. En effet les causes et les facteurs du peuplement sont identiques à ceux qu'on observe à Baga. Ici aussi, les gens affirment être sortis d'une forêt sacrée.

Pour les uns celle-ci se situe à Kumfirgou ou Kpamnone près de Koka, d'où ils se transportent dans la forêt de Ténéga à Djofaaga. Pour les autres, le premier couple apparaît sur place dans la forêt de Ténéga.

Cependant la plupart des traditions soutiennent que c'est de la forêt sacrée de Djofaaga que partent des groupes de personnes qui vont fonder les cinq lignages constitutifs de Ténéga.

5. SIOU

les traditions recueillies dans ce groupement lui reconnaissent aussi une origine mythique, notamment par la « descente du ciel » de

l'ancêtre fondateur ; en dépit de l'existence de ce mythe, quelques informations tendent à faire venir certains lignages de Siou de l'Est.

5.1. Les mythes de descente du ciel

Jean-Claude Froelich reste certainement l'un des premiers auteurs à avoir recueilli ce genre de traditions dans le milieu nawda. Il rapporte en effet ce qui suit :

« ...certains Anciens prétendent que leurs ancêtres sont descendus du ciel, dans le bois sacré de Kouka, tous armés, avec leurs outils et leurs semences, pendant une effrayante tempête illuminée par les éclairs et résonnant du fracas de la foudre. Ces premiers hommes auraient fondé Niamtougou. A Hagou, un autre couple descendit du ciel dans les mêmes conditions et fonda Siou »¹.

Sur place, on continue toujours de réaffirmer cette autochtonie à travers le mythe suivant.

« Les ancêtres des Séba² ainsi que ceux des habitants de Sioukawa sont descendus du ciel à Yafigu d'où ils se sont séparés, les gens de Sioukawa allant occuper leur site actuel.

Quant aux Séba, ils se sont d'abord installés à Kpantaraga (forêt située à Hagu) puis à Birago (forêt toujours située à Hagu) et c'est de là qu'ils se sont dispersés pour aller créer les différents groupements actuels »³.

5.2 – L'origine historique
d'après les tenants d'une origine historique, les ancêtres des Seba viendraient de l'est d'une localité dénommée Ténataba au nord de Djougou.

« lorsqu'il y avait des calamités (famine, manque de pluie etc...),

les anciens se rendaient dans cette localité pour faire des cérémonies et avant de s'y rendre, on disait : « Té ké da Ténawdétabè mahn » : ce qui veut dire nous-allons auprès de nos frères Nowlebà.

A partir d'un corpus de mots recueilli à Anandana¹ que Awi (1997 : 33) reproduit dans le tableau suivant, il semble que cette tradition repose sur quelques fondements linguistiques.

¹ Localité située au nord de Djougou.

Mots	Dans la langue de Ténataba	En Sém ¹
La pâte	Sag'bé	Hag'bé
La Calebasse	Winga	Winga ou Winbiga
La femme	Fooga	Fooga
La fille	Bissêfelga	Bissêfelga ou Berga
Le garçon	Falandaga	Falandaga ou Falga

Cette parenté linguistique, réelle avait été établie Cornevin qui écrivait : « la parenté linguistique entre Taneka et Pila-Pila d'une part, Naoudemba de Niamtougou (Togò) d'autre part, m'a été signalée voici de longues années, par les missionnaires catholiques du Togo. Le RP Brungard allant visiter les Pères de Djougou parlait directement avec les Pila-Pila dans leur langue. De ce fait, les Pères tentèrent d'utiliser la catéchisme du P. Brungard, *Nawde Katekisem*, paru à Rome en 1948 ». Yves Person, dans une note manuscrite sur la formation des peuples Yowa et tamba, confirme cette parenté par la toponymie et signale des villages Losso comme Yaka (marché) et Niam Tougou qui signifie « endroit de l'eau » en Pila-Pila¹.

S'il ne semble pas exister de doute sur la parenté linguistique entre ces peuples que citent Cornevin et les Nawdeba, on peut tout de même s'interroger sur les mobiles qui poussent les Séba à se séparer de leurs frères de Ténataba, et à aller aussi loin de chez eux ?

5. 3 Les causes de la migration

Elles ne sont pas du tout évidentes à établir. La plupart

des traditions les ignorent. En voici toutefois une version que rapporte Awi², « Ténataba est la patrie-mère de tous les Nawdéba actuels. Tous y vivaient en parfaite harmonie dans différents quartiers. C'est à la suite d'une guerre perdue par les Nawdéba que ceux-ci ont quitté la localité, celle-ci les ayant opposés à leurs frères de Ténataba.

Les Ténataba, étant des éleveurs, allaient faire paître leurs troupeaux non loin des champs d'ignames des Kokatiba³ et en profitaient pour voler les petits tubercules d'ignames qu'ils faisaient cuire lorsqu'ils avaient faim. Ayant su cela et comme le fait de déterrer leurs tubercules d'ignames, compromettait dangereusement leur survie, les Kokatiba placèrent des gens pour surveiller les champs. Et comme il fallait s'y attendre, le manège se reproduisit et les voleurs furent arrêtés et reçurent une sévère correction ; et leurs troupeaux furent massacrés

Informés, les Ténataba exigèrent que tous les Nawdéba quittassent la localité. Une guerre éclata et les Nawdéba vaincus, prirent la fuite ».

Cette tradition semble peu

crédible : d'abord parce que c'est l'une des rares fois qu'un auteur en fait état, ensuite et surtout parce qu'aucune autre source du pays nawda (Niamtougou, Baga) notamment Koça dont les ressortissants sont mis en cause n'en parle.

Certes, il existe une parenté linguistique entre les nawdeba et certains groupes présumés autochtones de la région de Djougou. Ceci nous avait conduit à poser l'hypothèse du prolongement de ce peuplement autochtone par les Nawdeba au Togo⁴. Mais ceci ne permet pas de désigner un endroit, encore moins une localité avec précision comme lieu d'origine des Nawdeba. Ce récit semble être le fruit de l'imagination à partir de la réalité que constitue l'incontestable parenté linguistique. Tout au plus pouvons nous privilégier à partir de ce récit une origine orientale, d'un des groupes peuplant Siou.

Venant de l'Est, ce groupe fit d'abord halte à Siou-Kawa⁵. Mais les Lama occupaient déjà les lieux. Ils durent donc partir vers de nouveaux territoires. C'est ainsi qu'ils finirent par atteindre Yafigu.

Yafigu, littéralement « natte de sel » ou « rocher de la paix », en raison de son sens semble être le lieu, où ils trouvèrent la paix et décidèrent

¹ Variante dialectale du nawdem, parlée à Siou

donc de s'y établir.

Durant leurs pérégrinations jusqu'au Yafigu, ils eurent pour guide un chasseur émérite du nom de Sukuti. Sukuti vient du Suku hutte dont la corruption aurait donné Siou. Quelques temps après, Sukutia fut rejoint par ses frères. Les traditions de Siou affirment et soutiennent qu'avant l'arrivée de leurs ancêtres, le site était inhabité.

III.- DE L'ORIGINE ET DE LA PERIODE PROBABLE DE L'ETABLISSEMENT DES NAWDEBA

Comme les traditions des différents groupements nawdeba que nous venons de présenter l'ont montré, la question de leur origine et de la période de leur établissement restent à ce stade de nos investigations entièrement posée.

Origines mythiques et historiques s'y retrouvent sans sembler se contredire, ce qui ne facilite pas la tâche du chercheur.

Quel crédit accorder à ces traditions ? Comment en faire de l'histoire ? On peut cependant à partir de celles-ci formuler quelques hypothèses :

Tout d'abord, il semble que les différents groupements ne se sont

pas installés au même moment.

Par ailleurs, la forêt sert régulièrement de lieu de refuge en ces temps d'insécurité, ce qui explique l'omniprésence des bois comme lieu d'origine dans les différentes traditions.

Enfin les Nawdeba ne sont pas tous des émigrants dans leur habitat actuel.

Il reste néanmoins à déterminer le ou les lieux de provenance des éléments immigrés et le moment probable où ils s'installent dans leur site actuel.

Se basant sur des ressemblances linguistique, Frobenius et après lui Froelich⁽¹⁾ ont pu écrire que les Nawdeba seraient venus du Mossi au début du XVII^e siècle et se seraient infiltrés entre les Kabiye et les Lamba alors au contact. Mais cela paraît une hypothèse aujourd'hui dépassée.

Le RP Prost⁽²⁾ a montré que le nawdem est une langue à part, il établit que 35% de mots sont identiques dans les deux langues mère et nawdem, mais 65% restent différents. Ceci prouve que les deux peuples ont dû avoir un quelconque contact autrefois ; mais il ne faut pas conclure hâtivement de l'origine mossi des Nawdeba.

Robert Comevin⁽³⁾ fait, lui aussi, la même remarque et pense surtout que ce serait un rameau primitif qui se serait détaché avant la formation du peuple mossi, mais conclut que la plupart des groupements habitant les deux cantons nawdem se disent autotphones.

On y rencontre en effet des mythes de « descente du ciel », expression qui peut en fait aussi désigner une direction géographique. Ce sont en effet les premiers chercheurs (européens surtout) qui l'ont mal comprise et mal traduite. Jacques Nicole⁽⁴⁾ écrit :

« La confusion entre Nawdeba venus du Nord et Nawdeba descendus du ciel peut provenir des deux interprétations que l'on peut donner à la phrase que lesdits ancêtres auraient prononcée, à savoir en nawdem « *te redan faagan* », ce qui signifie littéralement « nous venons de dessus ». Tout dépend du sens que l'on donne au mot « *faagan* » (dessus, en haut) pouvant désigner ce qui est au-dessus, mais aussi le point cardinal nord ».

A cette remarque tout à fait pertinente, il faut ajouter que les gens de Niamtougou, disent que leur ancêtre vient de l'est « Ton'kèn ». Ailleurs, on dit venir du nord « Ton'faaga ». Ceci laisse penser qu'il y aurait eu deux grandes migrations en provenance du Nord et de l'Est.

Dans cette hypothèse et si l'on tient compte de la parenté linguistique que signale Comevin entre Yowa (Pila-Pila), Tamba, Woaba d'une part et les Nawdeba d'autre part, on peut en déduire que ces derniers seraient le prolongement des premiers.

Le peuplement nawda du Togo ne serait-il qu'un glissement d'est en ouest d'une population anciennement établie dans la région ? Tout porte à le croire, et

¹ Comevin, R., 1981, p.39

² Awil, M., 1997, p.11 Tradition recueillie auprès d'un certain Djato Tabena, 60ans cultivateur à Siou (Balga)

³ Habitants de Koka

⁴ Tcham, B., 1994

⁵ Localité située dans l'actuelle préfecture de la Binah.

de semblables mouvements, s'observent chez les Kabiye et les Tamberma, en sens inverse.

Sur la date de leur établissement dans la région, aucune certitude. Celle-ci semble suffisamment éloignée. En effet, dans l'hypothèse où Kabiye et Lamba étaient en contact, la scission est assez vieille pour que les deux dialectes soient sinon incompréhensibles, du moins étrangers pour les différents locuteurs aujourd'hui.

A partir des parlers proches du nawdem et qui sont usités dans la région nous allons esquisser quelques hypothèses de travail en nous référant à Gabriel Manassy¹.

En effet, au terme d'une enquête à laquelle cet auteur a procédé sur les langues parlées dans cette zone, il établit qu'elles proviennent d'une même origine et constituent une sous-famille.

Cette affirmation se fonde sur l'existence d'un ensemble de correspondances phonétiques, sur l'organisation commune du système nominal, sur l'emploi pour l'expression de modalités verbales analogues d'un matériel également commun et sur l'existence d'un patrimoine lexical important.

Cette sous-famille, Manassy l'appelle « Oti-Volta », « parce que son aire actuelle couvre en effet, d'est en ouest, le bassin

supérieur de l'Oti, au Dahomey et au Togo, et celui des trois Voltes : Volta Blanche, Volta Rouge et Volta Noire, en Haute Volta et au Ghana »².

Bien que cette délimitation géographique soit approximative, elle permet de poser des hypothèses quant à l'origine de certains peuples vivant dans cette aire et qui se disent autochtones.

En effet, rien ne nous permet de supposer que la langue ancestrale ait été différente du groupe de parlers le plus répandu dans cette aire : un groupe, d'après les spécialistes, de structure analogue, de phonétisme comparable et de lexique largement commun. S'il fallait voir dans ces affinités la trace d'une proto-langue commune, cela voudrait dire qu'il existait autrefois une continuité dans les territoires où ces langues sont parlées et que la différenciation ne s'est produite qu'ultérieurement. Le manque d'unité politique³ est à l'origine de la variété de celles-ci.

La communauté linguistique d'origine aurait été établie avant sa dislocation dans le nord-ouest du Bénin actuel, dans la région de l'Atakora. Sur la période probable de l'extension de cette communauté au-delà de son territoire initial, Manassy émet l'hypothèse suivante :

« Tout au plus pouvons-nous affirmer qu'elle était déjà en possession des techniques de production et de consommation qui caractérisent actuellement encore les sociétés de langues Oti-Volta : culture de mil, de

l'igname, du haricot, du gombo et peut-être du riz ; élevage du bœuf, de la chèvre, du mouton et du chien ; confection du flan de semoule (ou to) et de la bière (ou dolo) ; utilisation du sel, de la potasse alimentaire, du condiment fait de graines de néré fermentées (ou soubala) et d'une graisse végétale, très probablement celle du karité ; maçonnerie de pisé ; emploi du fer ». Tout cela situe le début de la dispersion des populations Oti-Volta après l'avènement de la métallurgie en Afrique de l'Ouest et avant l'introduction de cheval de selle.

L'intérêt de cette hypothèse est qu'elle permet de situer de manière approximative le moment où cette dispersion s'est faite. En effet, bien que les auteurs ne soient pas tous d'accord sur la période de l'apparition du travail de fer, ni sur le lieu, il semble généralement admis que celui-ci date, en Afrique occidentale, du III^e siècle avant Jésus-Christ ou bien avant au VI^e siècle.

Par ailleurs, il semble, d'après les légendes mossi et dagomba, que l'introduction du cheval de selle ait été faite par des conquérants au moment de l'instauration des royaumes kanuri et haoussa, soit au XI^e ou XII^e siècles de notre ère. Si ces indications sont exactes, la dislocation de la communauté otivoltaïque se serait produite entre le III^e siècle avant J.C. au plus tôt et le début du second millénaire de notre ère (soit sur une période de quinze siècles).

Quant au centre de dispersion

¹ Froelich, J.C. 1950.

² Prost (RP), 1966

³ Cornevin, R., 1963, pp. 37-38

⁴ Nicole, J., 1980, p. 5

Manessy le place dans la région montagneuse de l'Atakora, en raison du degré de conservation du patrimoine lexical hérité de la langue ancestrale. Celui-ci est nettement plus élevé dans la région de l'Atakora qu'au nord et à l'ouest. Il représentent en effet respectivement 56,42% du Yomnawdem, 50,09% du groupe oriental, 40,09% du Gourma et 35,08% du groupe occidental.

On comprend dès lors, pourquoi, en dépit de quelques ressemblances avec le moore, il ne se trouve que 35% de mots identiques dans les deux langues. La cohabitation pendant un certain temps des Nawdeba et des Yowa, permet de comprendre l'important degré de conservation du patrimoine lexical ancestral par les deux groupes.

La région montagneuse de l'Atakora, à l'Est de l'habitat actuel du pays nawda, semble bien être le lieu d'origine des Nawdeba. Ils amorcent leur mouvement en direction de l'ouest sans doute après la dislocation et le départ des principales composantes.

Dès lors on peut suggérer comme le fait Dramani⁵ que ce mouvement en direction de l'ouest survient au XV^e ou XVI^e siècles à la suite de la dislocation du Songhay. L'insécurité qui s'empare de toute la région lorsque les débris des armées vaincues débordent vers le sud, crée des ondes de chocs jusque dans l'Atakora, le berceau probable des Nawdeba et de toutes les populations appartenant au groupe de langue Oti-Volta.

Leur arrivée dans leur site actuel se fait sans doute beaucoup plus tard. Certainement au XVII ou XVIII siècle. Les généalogies de certains de nos informateurs que nous avons tenté de dresser, ne dépassent guère les six générations ; ce qui ne remonte pas au au-delà du milieu du 19^e siècle. Si l'on tient compte de la configuration de leurs sites actuels, on peut tout de même suggérer que les groupes de Niamtougou et Baga constituèrent les avant-gardes, suivis de Koka, Ténéga et Siou.

BIBLIOGRAPHIE

- Ali, N. 1996 : La formation territoriale du Togo. Thèse de Doctorat de 3^{ème} cycle, Paris 2 tomes, 633 p.
- Awi, M. 1997 : Monographie du canton de Siou. Mémoire de Maîtrise d'Histoire. U.B. Lomé, 94 p.
- Ballong, B. 1976 : Eléments de recherches et d'enquête pour l'histoire d'une société de type lignager : les Nawdeba du Togo, mémoire de DEA en Histoire, Paris.
- Barbier, J.C. 1989 : le Pays nawda ORSTOM. Lomé. Doc inédit, 15 p.
- Boukari, K.A. 1995 : Histoire de Niamtougou et d'Agbandé. des origines à l'invasion coloniale. Mémoire de maîtrise d'Histoire. U.B. Lomé, 116 p.

- Cornevin, R. 1981 : La République populaire du Bénin, des origines dahoméennes à nos jours. Paris, Ed. Maisonneuse et Larose, 584 p.
- 1988 : Le Togo des origines à nos jours, Paris. Académie des Sciences d'Outre mer, 556 P.
- Djafala A.B. 1994 : Histoire de Koka et de Yaka. Des origines à la conquête allemande. Mémoire de maîtrise d'Histoire. U.B., Lomé, 84 P.
- Dramani I. 1981 : Routes de commerce et mise en place des populations du Bénin actuel. in Mélanges en hommage à R. Mauny, S.F.H.O.M., Paris, p. 655-672.
- Frobénius, L. 1913 ; Die Kabre, in « Und Afrika Sprach. Vol. 3, 379-413 ; traduit dans le monde non chrétien 1961 1961, 59-60, PP.101-172 avec notes et commentaires de J. Delord.
- Die Losso, in und Afrika Sprach. Vol 3, pp.348-378 idem.
- Froelich, J.C. 1950 : « Notes sur le Nawdeba du Nord-Togo ». BIFAN, n° 12, p.103.
- 1954 : La tribu Konkomba du Nord-Togo. IFAN-Dakar, 253 P.
- 1963 : Les populations du Nord-Togo. Paris, PUF, 199 p.
- Gayibor N.L. 1997 : Histoire des Togolais. Des origines à 1884 Presses de l'U.B., Lomé, 443 p.
- Litaaba K.M. 1965 : La croix du Christ chez les Nawdeba du Nord-Togo document inédit, 9 p.
- Manessy, G., 1975 : les

¹ Manessy, G., Les langues Oti-Volta, Paris, SELAF, 1976, 350 p.

² Manessy, G., 1975, p. 197

³ Un ensemble étatique impose à tous sa langue, et ne lui permet qu'une faible dialectisation

⁴ Manessy, G., 1975, p. 197

⁵ Dramani, I., 1981, p. 661

langues Oti-Volta. Paris 314 p.
 Marminona, A. 1990 :
 Monographie du canton de
 Baga-Tenega. Mémoire de
 Maîtrise d'Histoire. UB Lomé,
 170 p.
 Nicole, J. 1980 : Phonologie
 et morphologie du nawdem,

parler de Niamtougou. SIL,
 Lomé, 7 p.
 Prost (R.P.) 1966 : Notes sur
 les Nawdèm du Togo; in,
 BIFAN, 28 (B), 1/2, pp. 43-
 69.
 TCHAM, B. 1997, Histoire et
 traditions des peuples du

Nord-Togo 2^e édition. 131 p.
 Wasungu, A.P. 1976. Organisation
 sociale et politique des Nawdeba.
 Thèse de Doctorat de 3^{ème} cycle
 en Sociologie, Paris 310 p.